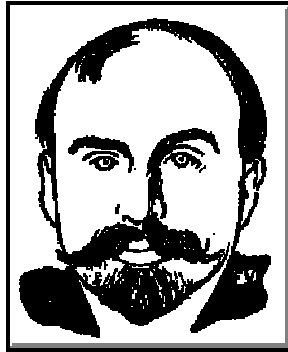


Marcel Schwob

AVANT-PROPOS À UNE TRADUCTION DE CATULLE EN VERS MAROTIQUES



Voici une nouvelle *singerie en vers*, comme dirait Baudelaire, s'il était encore de ce monde. Je la dédie au monde lettré intelligent, à celui qui a du goût, qui sait ce que vaut un bon auteur et ne cherche point à lui imposer son esprit pour le faire mieux apprécier – c'est dire que mon livre n'est pas pour les gens qui écrivent du nez, comme ils en parlent et

Cependant leur savoir ne s'étend seulement

Qu'a regratter un mot douteux au jugement.

Les traductions en vers ont mauvaise réputation : ou bien elles conservent la forme et altèrent complètement le sens; ou bien elles conservent le sens et envoient au diable la forme. Les deux méthodes sont également défectueuses. Il est évident que notre versification, entravée par la rime, est rebelle à la traduction. Pour faire une traduction tant soit peu exacte, en vers, tout en conservant la forme, il fallait donc choisir une prosodie licencieuse. J'ai cru bien faire en imitant la langue libre du XVI^e siècle, la versification licencieuse de Marot.

AVANT-PROPOS À UNE TRADUCTION DE CATULLE EN VERS MAROTIQUES

Je n'ai pas eu cette raison seulement pour traduire Catulle dans la langue du XVI^e siècle. Mais il m'a semblé qu'à l'époque de Catulle, la langue latine était formée au même degré à peu près que, chez nous, la langue française sous Henri IV. J'ai suivi le raisonnement de Littré qui traduisait Homère en langue romane. On ne saurait croire combien les expressions et les tournures ont d'analogie dans deux langues arrivées au même degré de formation.

Du reste cette analogie, dans ce cas, est fort explicable : au XVI^e siècle, comme sous César, la langue de la littérature grecque a fait invasion : on retrouve du grec dans les mots et les idées.

C'est ce qui fait qu'à mon avis, Catulle n'est traduisible qu'en vieux français, malgré la bizarrerie apparente de cette opinion. Il est possible que ma traduction soit mauvaise, mais j'espère avoir ouvert une nouvelle voie désormais déblayée pour mes successeurs : *“l'analogie des langues et des littératures aux mêmes degrés de formation”*.

Source : *Œuvres complètes*, Paris, François Bernouard, 1927, t. I, p. 85-86. Cet avant-propos aurait été écrit entre 1883 et 1886.